Les limites de la diversité linguistique

Evangelia Adamou, Tatiana Nikitina

▶ **To cite this version:**

Evangelia Adamou, Tatiana Nikitina. Les limites de la diversité linguistique. Un monde commun : Les savoirs des sciences humaines et sociales, CNRS Éditions, pp.180-183, 2023, 9782271149329. 10.4000/books.editionscnrs.57506 . halshs-04120667

HAL Id: halshs-04120667
https://shs.hal.science/halshs-04120667

Submitted on 14 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les limites de la diversité linguistique

Evangelia Adamou et Tatiana Nikitina

Si la moitié de la population mondiale ne parle qu'une vingtaine de langues, comme l'anglais, l'arabe, le chinois, l'espagnol, le français, et le portugais, il y a actuellement environ 7 000 langues parlées et signées à travers le monde. Or, selon les estimations de la base de données Glotto Scope, 58 % d'entre elles risqueront de disparaître. Cela représente une perte de 4 000 langues, touchant aussi bien la France que des pays lointains. Un véritable bouleversement pour des millions d'humains.

2 Si rien n'est fait, une grande partie d'entre elles disparaîtront avant d'avoir été ni étudiées ni documentées. Se concentrer sur les langues les plus parlées aujourd'hui, laisse de côté des milliers de langues provenant de régions géographiques aussi variées que l'Afrique, l'Amérique latine, l'Asie, l'Australie et le Moyen-Orient.

3 Pourquoi est-il important de décrire et de documenter le plus de langues possible ? D'une part, pour laisser un témoignage pour les générations futures des communautés concernées. D'autre part, parce que chaque langue fait partie du patrimoine immatériel de l'humanité : chaque langue a sa propre grammaire, sa propre mélodie et ses propres mots qui reflètent son histoire particulière et une façon différente d'habiter ce monde.

4 Par exemple, il existe des langues dans lesquelles l'ordre des mots est important pour différencier qui fait quoi : par exemple en français, *la fille attend la mère* n'a pas le même sens que *la mère attend la fille*. Dans d'autres, en revanche, cette information est communiquée plutôt par des différences dans les formes des noms, à travers ce que l'on appelle des « marques casuelles » : par

exemple en warlpiri, une langue aborigène d'Australie, les rôles de la mère et de la fille sont indiqués par la forme des noms et la réorganisation des mots dans la phrase n'en affecte pas le sens.

5 De même, alors que toutes les langues parlées ont des voyelles et des consonnes, il existe des différences dans la taille de ces répertoires. Prenons l'exemple de l'oubykh, une langue « dormante » du Caucase, c'est-à-dire une langue qui n'est plus parlée après la mort de son dernier locuteur, M. Tevfik Esenç. L'oubykh est une langue bien connue des linguistes car elle a beaucoup de consonnes : environ 70, quand le français en a une petite vingtaine. L'emploi d'une consonne différente suffit parfois à changer le sens d'un mot, comme en français « une poule » diffère d'« une boule », la différence ne tenant qu'à l'opposition entre /p/ et /b/. De la même manière, maîtriser les 70 consonnes de l'oubykh est indispensable pour se faire comprendre. Est-ce que les langues qui ont plus de consonnes sont pour autant plus « riches » ? Cette question a peu de sens, les locuteurs du français communiquant parfaitement leurs idées, comme le faisaient les locuteurs de l'oubykh.

6 La question de la richesse d'une langue est encore plus fréquemment posée lorsqu'on pense à la taille du lexique : une langue est riche si elle a beaucoup de mots. Les chercheurs considèrent que le détail des catégorisations lexicales dépend des intérêts culturels et des besoins communicationnels des sociétés et des individus ; c'est l'hypothèse de « l'efficacité communicative ». Penchons-nous un instant sur l'étude de la couleur. Les chercheurs observent des tendances universelles, la plupart des langues ont par exemple plus de noms de couleurs chaudes que de couleurs froides. Cette tendance s'explique sans doute par la distribution prédominante de couleurs chaudes pour les objets et de couleurs froides pour le fond naturel. Mais le nom

des couleurs est spécifique à la culture. Par exemple, les résultats de plusieurs études menées parmi les Tsimane', des chasseurs-cueilleurs de l'Amazonie bolivienne, montrent que l'industrialisation augmente la pertinence de la couleur avec l'introduction d'une variété d'objets colorés et, par conséquent, le nombre de noms de couleurs augmente à son tour. En revanche, pour les objets naturels, les Tsimane' répondent à leurs besoins communicationnels sans avoir recours aux noms de couleur : la couleur des objets naturels est très prévisible, sa désignation serait donc redondante, et ils s'appuient sur un vocabulaire botanique élaboré qui rend caduc le besoin d'un système de dénomination de couleurs élaboré.

7 Un autre domaine qui illustre bien les différences entre les langues est celui de l'espace. Des études sur une variété de langues et de cultures ont révélé l'existence de mots et de conceptualisations géocentriques de l'espace, basées notamment sur des points cardinaux, y compris pour des arrangements à petite échelle, par exemple « le verre est au nord de la bouteille ». En français on dira plutôt que « le verre est à gauche de la bouteille » (du point de vue du locuteur, de façon « égocentrique ») même si l'on dira que « Paris est au nord de Marseille ».

8 Qu'observe-t-on lors du passage d'une langue de type « géocentrique » à une langue « égocentrique » ? Une étude récente menée auprès d'une communauté autochtone du Mexique, les Ngiguas, montre que l'abandon d'une langue géocentrique n'entraîne pas tout de suite la perte des conceptualisations afférentes. L'étude révèle que les conceptualisations géocentriques sont préservées chez les Ngiguas qui, après le passage généralisé du ngigua à l'espagnol, poursuivent leurs activités agricoles, ce qui les conduit à être attentifs à l'environnement qui les entoure. On constate même que les jeunes Ngiguas emploient les termes

« nord, sud », etc., en espagnol pour renforcer les conceptualisations géocentriques existantes. On peut donc parler d'adaptation des locuteurs – et de leurs langues – à leurs expériences nouvelles, linguistiques ou non.

9 L'étude de la diversité linguistique est non seulement essentielle pour tester les théories du langage, mais aussi pour comprendre la diversité culturelle. En plus, elle ouvre une fenêtre sur la diversité des stratégies cognitives et sur les relations entre la cognition et le langage. D'un point de vue plus pratique, les communautés à travers le monde offrent des exemples de coexistence réussie (ou moins réussie) entre différentes langues. Par exemple, parmi les peuples aborigènes d'Australie, le multilinguisme est la norme et il n'est pas rare que les gens parlent trois ou quatre langues qui diffèrent par leur origine, leur lexique et leur grammaire. L'étude de telles situations peut éclairer nos décisions dans les domaines de l'éducation, de la justice et des soins de santé, pour réduire les inégalités sociales et améliorer le bien-être collectif.

10 Malgré l'importance incontestable de la diversité linguistique, nous n'en savons toujours pas assez pour tirer des conclusions définitives sur ses limites naturelles. Ce manque de connaissances est dû à deux facteurs. D'une part, aux limites artificielles qui ralentissent notre progression : 40 % des langues sont encore peu ou pas décrites, et celles qui l'ont été sont pour la plupart celles parlées par de nombreux locuteurs dans des sociétés largement alphabétisées. D'autre part, sur le plan méthodologique, il n'est pas facile de comparer des données de différentes langues. Il faut choisir très soigneusement les définitions et les critères : un terme utilisé pour décrire la même couleur en français et en tsimane' ne renvoie pas nécessairement à la même nuance du spectre chromatique.

11La tâche de documenter la diversité linguistique est urgente mais aussi compliquée, et les découvertes les plus importantes sont peut-être encore à faire !

Références

Adamou E., *The Adaptive Bilingual Mind: Insights from Endangered Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021.
DOI : 10.1017/9781108884266

Ameka F. K. et Terkourafi M., « What if…? Imagining non-Western perspectives on pragmatic theory and practice », *Journal of Pragmatics*, 2019, 145, p. 72-82.
DOI : 10.1016/j.pragma.2019.04.001

Dryer M. S. et Haspelmath M. (dirs), *The World Atlas of Language Structures Online*, Leipzig, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology, 2013.

Evans N. et Levinson S. C., « The myth of language universals: Language diversity and its importance for cognitive science », *Behavioral and Brain Sciences*, 2009, 32, p. 429-492.
DOI : 10.1017/S0140525X0999094X

Michailovski B. *et al.*, « Documenting and Researching Endangered Languages: The Pangloss Collection », Language Documentation and Conservation, 2014, 8, p. 119-135.

AUTEURS

Evangelia Adamou

Evangelia Adamou est linguiste, directrice de recherche au CNRS, au laboratoire Langues et Civilisations à Tradition orale.

Tatiana Nikitina

Tatiana Nikitina est linguiste, directrice de recherche au CNRS, au laboratoire Langues et Civilisations à Tradition orale.